

C'est l'élégance

MODÈLES DE SAISON



PRINTEMPS : Robe en surah rose à petites impressions blanches. **ESCLAVE :** Robe de shanking bleu pâle.



DAMIER : Robe de diner sans épaules en taffetas à carreaux noirs et blancs, ceinture et bolero en toile jaune canari.



TOURBILLON : Robe en surah blanc à pois verts; ceinture de cuir noire.



LA DAME AU LAURIER : Robe de shanking marine, col de piquet blanc, tige de feuille verte. (Dessins de M. Nabil JAMAL).



Roberta Lee Mason, Américaine âgée de 14 ans, sauva trois demi-frères et une demi-sœur d'un incendie dans la maison. On la voit dans la photo coupant le ruban de sa nouvelle demeure, offerte en cadeau pour son courage, par les habitants de la ville de Chicago. A sa sortie de l'hôpital, où elle se faisait encore soigner pour ses brûlures, Roberta, avec sa tête encore bandée, accepta la maison qu'on lui offrait, au cours d'une cérémonie en présence de 10.000 personnes. La maison, coûtant 17.000 dollars, fut construite avec du matériel et main d'oeuvre offerts gracieusement par des Directeurs d'entreprises et des citoyens. Elle est située au même endroit que l'ancienne maison à Dos Palms, Illinois, village voisinant la ville de Chicago. Le Maire de Chicago, Martin N. Kenelly (gauche) et Michael Sexton, président de la Fédération Américaine de « Labor Carpenters District Council », tenaient le ruban pour la jeune héroïne.

POILS SUPERFLUS CHEZ LA FEMME

C'est une maladie comme tout autre, que d'avoir des poils là où normalement chez la femme ils ne devraient pas exister.

La moustache et la barbe un peu épaisses, sont, fort heureusement des cas rares, mais aussi les modestes et détestés poils superflus, constituent le tourment de la jeune femme, qui les regarde au miroir et sans miroir, tourment qui devient parfois une obsession spécialement en été, quand, exposée au soleil, à la campagne ou à la plage, la femme mortifiée les regarde et voudrait se cacher pour que personne ne l'aperçût. Alors, désespérée, la malheureuse a recours aux nombreux remèdes, afin d'extirper ces détestables « poils » ; mais hélas ! pas pour longtemps. Atteints à leur partie superficielle, ceux-ci retourneront après quelques jours, plus nombreux, dans tous les endroits, où leur siège était déjà établi. Ils retourneront, évidemment parce que leur disparition radicale est due — plutôt qu'aux remèdes faciles — à une longue cure médicale et patiente.

C'est une étude, que de noter la période exacte dans laquelle les poils commencent à pousser :

- 1) Avant la puberté. — Chez les fillettes, ils poussent à l'improviste, sur les côtés latéraux des joues, aux tempes, sur l'avant-bras, aux jambes, au dos et aux cotés rudimentaires du sein; ceci indique que ces fillettes sont anémiques, et plutôt grêles.

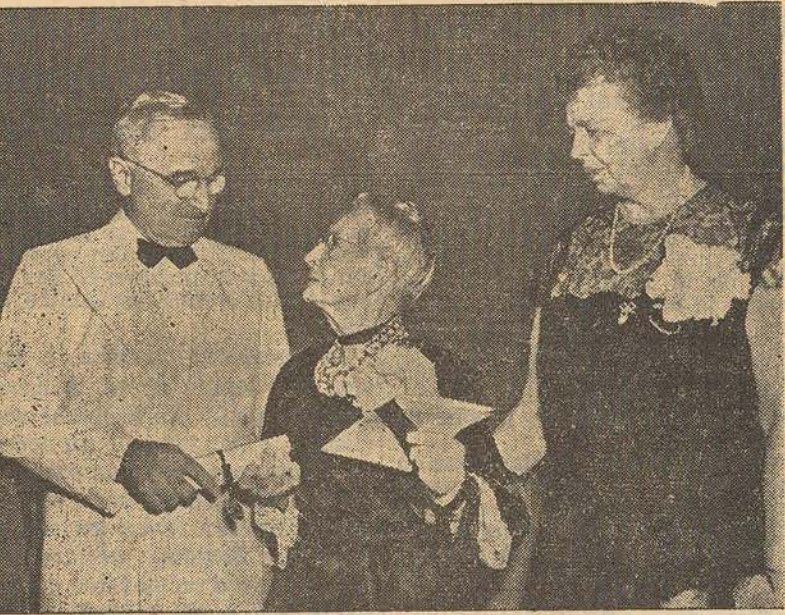
- 2) Après la puberté. — Ces cas sont les plus fréquents et intéressent les médecins, parce que l'esthétique en est affectée. Il s'agit des femmes de 18 à 30 ans, qui, quelques années après leur développement, voient apparaître les sus-dits poils. Souvent, chez ces dernières, c'est à cause de leurs périodes mensuelles, qui sont de courtes durées, interrompues et douloureuses. Parfois parce que, la poitrine ne s'est pas développée conformément aux règles normales de la nature, comme aussi les organes sexuels internes. Il en ressort de l'étude des cas de ces jeunes femmes, que l'insuffisance plus ou moins accentuée des glandes endocrines est la cause de cette affection. Il est à noter que parfois, les poils superflus existent, malgré la régularité et normalité des organes sexuels.

- 3) Après la ménopause. — Le cas, des poils qui poussent sur le visage de la femme après la cessation de ses périodes; est un cas assez fréquent, dû à l'influence qu'opère la sécrétion des glandes endocrines sur la « croissance des poils ».

Une fois trouvée la cause, on trouve le remède. Pour ce qui concerne les périodes est un cas assez fréquent, l'insuffisance des glandes chez la femme, par exemple les irrégularités, douleurs, obésité, malaises nerveux — et migraines, les soins adoptés ont toujours servi; mais pour les « poils », parfois oui, et parfois non.

Cependant il convient toujours de suivre une cure, même pour les poils superflus; mais il faut la suivre méthodiquement et avec constance.

FIGARO.



Le Président des Etats-Unis, Harry S. Truman présente le jugement final aux six femmes les plus éminentes de la nation, au dîner donné à cet effet il y a quelques jours par le « Women's National Press Club » de Washington, D.C. La photo représente le Président en compagnie de deux femmes honorées par le club. Mme Ann Mary Robertson Moses (au centre), connue sous le nom de « Grande-mère », âgée de 88 ans, est peintre spécialisée des dessins primitifs Américains, et très considérée pour ses contributions à l'art contemporain des Etats-Unis, et Mme Franklin D. Roosevelt (à droite) femme du dernier Président des Etats-Unis, qui reçut les prix de « Femme de l'Année » pour ses services comme présidente de la Commission de l'ONU pour des Droits de l'Homme. Les autres élus ont été Madeleine Carroll, actrice, Mayor Dorothy Mc. Cullough Lee de Portland, Oregon, Mary Jane Ward, auteur du film « The Snake Pit », et Marjorie Child Husted, femme d'affaires.

DAVID ADES & SON NOUVEAUTÉS

LAINAGES, SOIERIES, Cotonnades, articles de blanc, Tissus d'ameublement Popelines pour chemises et pyjamas.

Vaste choix de draperies anglaises

LE CAIRE
RUE EL AZHAR - RUE EMAD EL-DINE
ALEXANDRIE
RUE MOSQUEE ATTARINE
R.C. 57408

Un conte de Hal Borland TRANSFUSION D'AMOUR

C'était un médecin de campagne de la vieille école. Nous étions très liés, il y a vingt ans. Les années passèrent, mais lorsque je me trouvais dans la région, jamais je ne manquais d'aller le voir dans la petite localité où il exerçait. Il lui arrivait de me parler de gens que nous avions connus autrefois, et ce fut ainsi qu'il me raconta l'histoire de Jean et de Louise.

La voici, telle que je l'ai entendue de sa bouche.

Jean était fermier. C'était un grand diable silencieux, peu instruit, et fort comme un lion. Il s'était lancé dans l'élevage avec une cinquantaine de moutons. Ambitieux et économe, il se trouva, au bout de dix ans, à la tête de vastes pâturages et de 2.000 brebis. Il acheta alors une ferme aux confins de la ville et mit ses agneaux à l'engrais dans ses champs de luzerne. A 45 ans, il jouissait d'une honnête aisance.

C'est alors qu'il se maria. Louise était une fille du pays qui, au sortir du Lycée, s'était placée comme serveuse dans un restaurant de la ville. Elle avait 20 ans lorsque Jean fit sa connaissance, un bel été. Il prit bientôt l'habitude d'aller tous les matins, à 10 heures, boire un café dans l'établissement où Louise travaillait. A l'instant où il savait de la voiture pour entrer dans le restaurant, vous auriez pu mettre votre montre à l'heure, car Jean était exact comme un chronomètre et réglé comme les saisons.

Louise bavardait avec lui du temps des récoltes et lui racontait les menus potins de la ville. Jean la regardait à peine, souriait en hochant la tête, puis, invariablement, se levait en disant :

— Faut qu'aille travailler. A demain !

Cela dura ainsi pendant trois mois. Puis un beau matin que j'étais entré boire un café entre deux visites, j'entendis Jean demander :

— Louise, veux-tu qu'on se marie ?

Louise eut un sursaut et faillit renverser le café. Tous deux semblaient se croire seuls dans le restaurant.

Peut-être que je t'épouserai, Jean, répondit Louise, mais laisse-moi un ou deux jours pour réfléchir.

Jean fit un geste d'approbation, but son café et partit pour son habituel :

— Faut qu'aille travailler. A demain !

Quinze jours plus tard, ils étaient mariés. Après leur voyage de noces, ils s'installèrent à la ferme aux luzernes. Sous la direction de Louise, la maison fut repeinte, les pièces tapissées et meublées au goût de la ville. Et pendant la première année, Jean eût constamment des ouvriers qui installèrent une nouvelle cuisine et construisirent un porche couvert.

Cependant je sentais bien que quelque chose clochait. A deux reprises, je fus appelé par Jean auprès de Louise et je devinaï qu'elle n'était pas heureuse. Elle ne se sentait pas bien et se plaignait de

terribles maux de tête. Cependant, je ne lui découvrais rien. La seconde fois que j'allai la voir, je lui demandai si Jean était gentil avec elle. Louise répondit que Jean était le meilleur des maris, mais... qu'il ne disait pas grande chose et qu'une femme aime bien que son mari parle un peu. Après cette visite, les choses parurent s'améliorer. Lorsque je la revis en ville quelques semaines plus tard, Louise me déclara :

— Je crois que je me faisais des idées avec mes maladies. J'ai décidé d'être aussi forte que Jean.

Pendant dix-huit mois, je n'entendis plus parler d'eux. Un matin, à 3 heures et demie, on frappa à ma porte. J'allai ouvrir; c'était Jean. Sa voiture était devant le porche et le moteur tournait encore.

— Docteur, dit Jean, ma femme est au plus mal. Y a pas une minute à perdre.

Louise était dans la voiture, à demi évanouie de douleur. La jeune femme avait commencé à souffrir tard dans la nuit. Elle s'était efforcée de se dominer, mais les douleurs étaient devenues insupportables.

Je la fis aussitôt transporter à mon dispensaire. C'était une bonne crise d'appendicite. Je procédai immédiatement à l'opération. A l'aube, Louise reprit connaissance et je crus avoir gagné la partie. Je dis à Jean que je ne pouvais me prononcer avant vingt-quatre heures, mais que je croyais bien tout danger écarté. Jean se mit à pleurer comme un enfant.

— Il faut qu'elle guérisse, docteur, dit-il, il le faut !

Le soir, l'état de la malade empira. Je lui fis deux transfusions de plasma sanguin au cours de la nuit, mais elle affaiblissait rapidement.

— Je n'ai plus la force de vivre, murmura-t-elle.

— Que me racontez-vous là ? lui demandai-je. Vous m'aviez promis d'être aussi forte, aussi solide que Jean.

— Jean est si fort, lui, dit Louise avec un pauvre sourire. Il n'a pas besoin de moi. Sinon, il me l'aurait dit.

— Louise, affirmai-je, Jean ne vous le dit peut-être pas, mais il a grand besoin de vous.

La malade secoua la tête et ferma les yeux.

De retour dans mon cabinet, je dis à Jean :

— Elle n'a pas envie de guérir. — Mais il faut qu'elle guérisse ! s'exclama-t-il. Docteur, si on lui faisait une transfusion de sang ? — J'expliquai que j'en avais déjà fait deux.

— Non, je parle de mon sang à moi docteur. Je suis assez fort pour deux.

Je me levai et entraînai Jean vers le hall.

— Est-ce que tu aimes cette fille, Jean ? lui demandai-je.

— Est-ce que je l'aurais épousée, si je ne l'aimais pas ?

— Le-lui as-tu jamais dit ?

Jean eut l'air déconcerté.

— Je lui ai donné tout ce que je possédais. Qu'est-ce qu'un homme peut faire de plus ?

— Parler à sa femme, dis-je.

— Je suis pas bavard, et elle le sait bien, que diable ! Donnez-moi de mon sang, répéta Jean en me prenant par les épaules.

Je réfléchis un moment. Conduisant Jean à mon petit laboratoire, je lui pris un peu de sang et je l'analysai. Puis je lui dis :

— Parfait, Jean. Dans dix minutes.

Je me rendis alors dans la chambre de Louise et l'infirmière que Jean insistait pour lui donner de son sang. Elle manifesta un léger intérêt. Je lui tâtai le pouls et le trouvai faible et irrégulier. Je compris qu'il ne restait qu'une faible chance de la sauver. J'appelai mon infirmière et lui expliquai ce que j'avais l'intention de tenter.

— Ni l'un ni l'autre n'ont jamais vu de transfusion, ajoutai-je pour finir.

Quelques instants plus tard, je fis entrer Jean dans la chambre de Louise. La table d'opération avait été placée à côté du lit, et un rideau tendu entre les deux. Lorsque Jean fut étendu, l'infirmière souleva le rideau. Le fermier tendit une grosse main maladrote et, serrant les doigts de sa femme dit :

— Et maintenant, c'est moi qui va te guérir, Louise.

— A quoi bon ? murmura-t-elle sans le regarder.

— Tu ne sais pas pourquoi ? s'exclama Jean.

— Non, je ne le sais pas.

— Tu es pourtant ma femme, non ?

Il n'y a eut pas de réponse. L'infirmière laissa retomber le rideau, désinfecta le bras de Jean, enfouça l'aiguille. Jean fit fièrement saillir ses muscles.

Au bout d'un moment, il demanda :

— Ça marche, docteur ?

De l'autre côté du rideau, j'avais planté l'aiguille dans le poignet de Louise et tourné une manette. Les doigts posés sur le poignet libre, je vérifiais les poils.

— Tout va bien, Jean, dis-je.

— Comment te sens-tu Louise ? demanda encore Jean.

— Bien, dit-elle d'une voix faible.

— Quand tu auras avalé une pinte de mon sang, dit Jean, tu parleras aussi fort que moi.

Le pouls de la malade semblait reprendre un peu de vigueur.

— Jean, murmura-t-elle.

— Je t'aime, Jean.

Il y eut une minute de silence, puis Jean reprit :

— Louise, il faut absolument que tu guérisses !

— A quoi bon ? répéta-t-elle.

— Il faut que tu guérisses pour moi. J'ai besoin de toi.

Et d'une voix étranglée il ajouta :

— Je t'aime.

Le pouls de la malade fit un bond.

— Tu ne me l'as jamais dit, fit-elle.

— Je ne pensais pas que c'était nécessaire.

Le pouls avait repris sa régularité.

— Jean, dit la malade, dis-le moi encore.

— Il hésita un peu, puis répéta :

— Je t'aime, Louise, plus que tout au monde. Je t'aime, j'ai besoin de toi, et par Dieu ! je t'obligerai bien à aller mieux !

Je retirai l'aiguille du poignet, pris la bouteille de plasma sanguin dissimulée sous une serviette et la mis à l'écart. Puis, je repris le pouls de la malade. Cela paraissait impossible, et c'était pourtant vrai.

... le pouls était ferme et régulier.

— Comment te sens-tu maintenant ? demanda Jean lorsqu'il eut retrouvé le contrôle de sa voix.

Mais Louise ne put répondre. Elle pleurait.

— Elle va aussi bien que possible, dis-je. Tu as gagné, Jean.

Je fis signe à l'infirmière de retirer l'aiguille du bras de Jean. Elle fit disparaître le flacon plein de sang placé sous la table d'opération et releva le rideau. Puis l'infirmière et moi quittâmes la pièce.

Lorsque je revins, quelques minutes plus tard, je trouvai le mari assis près de sa femme, lui tenant les mains et lui parlant.

— Elle était encore très faible, mais je savais qu'elle se remettrait et c'est ce qu'elle fit.

Le docteur s'était tu.

— Leur avez-vous jamais dit la vérité ? lui demandais-je.

Il secoua la tête.

— Il suffisait que le miracle ait eu lieu. Le sang de Jean n'était pas du même groupe que celui de Louise et l'aurait probablement tué. Peu importe que je lui aie transfusé du plasma sanguin, tandis que le sang de Jean était recueilli dans un éprouvette. Ce dont cette petite avait besoin, c'était d'une preuve d'amour de son mari. Et elle l'a eue.

Dans un film, Bob Hope, amoureux de Dorothy Lamour, se voit poser la question suivante :

— Qu'a-t-elle donc de plus que les autres femmes ?

— Rien, répond-il, mais elle en tire le maximum.

RICHEMOND HOUSE

Pension de luxe, tout confort, chambres aérées, nourriture de famille, saine et abondante.

Direction Française Tél. 49358
41, Rue Chérif Pacha

Un peu d'Histoire

CHOSSES ET AUTRES

HOPITAUX ET MEDECINS D'EGYPTE ET D'ORIENT

par le Dr. Alfred Yalouz

HOPITAL DE GONDISSABOUR

L'hôpital de Gondissabour est certainement l'un des plus grands et des plus renommés qui aient existé en Orient. Fondé trois siècles avant l'Islam (vers 300 ap. J.C.) il continua à fonctionner et à rendre de précieux services jusqu'à l'époque des Abbassides.

Gondissabour est une ville au Khoubistan, province située entre Bassora et la Perse. Elle fut construite au III^{ème} siècle de l'ère Chrétienne, par Sabour Ier, fils d'Azdachsir, de la Dynastie des Sassanides, pour y faire habiter une partie de ses troupes, ainsi que ses prisonniers de guerre, lors de son expédition contre Aurélien, Empereur Romain. Puis elle tomba sans coups férir, entre les mains des troupes musulmanes, en l'an 17 de l'Hégire (638), sous le règne de Omar Ibn El Khattab, 2^{ème} Khalife. Gondissabour fut un territoire fertile, riche en produits agricoles, notamment en palmiers. Les Assyriens lui donnaient le nom de Beit Latâh; mais cette appellation devint, par corruption, Bel Abad. L'historien Yacout, mort en 826 de l'Hégire (1228) écrit, qu'ayant passé par l'emplacement de cette ville, il n'y trouva aucune trace de sa grandeur disparue.

ECOLE DE MEDECINE

Gondissabour fut surtout réputée par son école de médecine, instituée par Kistrâ (Chosroës Ier). L'enseignement, confié à des professeurs venus de Grèce, était en araméen. A côté de l'école, se situait le grand hôpital, qui forma d'éminents médecins et des savants émérites. Dans son ouvrage : « Classes des savants », l'historien Ibn El Kofî, mort en 1248, écrit à leur sujet : « Ils firent de rapides progrès dans la science, préconisèrent de nouvelles méthodes dans le traitement des maladies, au point de surpasser celles des Grecs et des Hindous. Ils élaborèrent des lois médicales et composèrent des ouvrages développés. Il suffit de jeter un coup d'oeil sur les questions et les définitions qu'ils ont traitées pour se rendre compte de leur science et de leur expérience... Des élèves de toutes nationalités y affluèrent ».

Le Prophète et les quatre premiers Khalifes se faisaient soigner par Mareth Ibn Kalada El Thalafi et son fils Nadr, tous deux diplômés de cette Ecole. Quant aux Khalifes Omnia, ils avaient pour médecin Ibn Athîl, praticien chrétien de Gondissabour.

MEDECINS DIPLOMES DE CETTE ECOLE

La plupart des médecins diplômés de cette Ecole étaient de confession chrétienne et d'origine syrienne. L'un des plus anciens fut Guirguis Ibn Gubril, Ibn Bachtichoua, médecin d'Abou Gaafar el Mansour, deuxième Khalife Abbasside, auprès de qui il jouissait d'une haute confiance. Sur l'ordre du Khalife, il traduisit plusieurs ouvrages du Grec en Arabe, et écrivit en Syriaque un pandecte qui fut traduit plus tard en Arabe par Honein Ibn Ishak. Son fils Bachtichoua (nom syriaque qui signifie « serviteur de Jésus ») soigna Haroun Al Rachid et écrivit un pandecte et aide-mémoire. Son petit-fils, Gubril, demeura vingt trois ans au service de Haroun Al Rachid, puis il fut successivement médecin d'Al Amine et d'Al Maamoun. Il mourut en 213 de l'Hégire (826). On lui doit une dizaine d'ouvrages médicaux : introduction d'art médical, épître à Al Maamoun sur les aliments et les boissons, traité abrégé des médecins, livre sur la description et les propriétés des encens, etc...

Bachtichoua Ibn Gubril, fils du dernier et arrière petit-fils du premier, fut un médecin syriaque noble, distingué, considéré et riche. Il servit successivement les Khalifes Al Wathek Billah, Al Moustafine Billah, Al Moustahdi Billah et Al Moutawakkel Alallah. Ce médecin atteignit un tel degré d'opulence, qu'il rivalisa avec le Khalife lui-même, dans la richesse de ses vêtements, les parfums, les bijoux, les voyages et la prodigalité. Son principal ouvrage, sous forme de questions et réponses, traite de l'application des ventouses.

D'autres médecins brillèrent à cette époque, par leur talent. Citons Sabour Ibn Sahî, médecin d'Al Moutawakkel et auteur d'ouvrages sur la pharmacopée, les propriétés des éléments, le sommeil et la veille, les succédanés des médicaments, etc...

Un médecin non moins renommé à l'époque de Haroun Al Rachid, fut Yohanna Ibn Massoneih (dit

Jean Mésué). Il traduisit plusieurs ouvrages du Grec et alla même jusqu'en Grèce à la recherche de manuscrits rares. En dehors de la médecine, Ibn Massoneih enseignait la dialectique et la philosophie. Quant à ses ouvrages, au nombre de quarante, ils traitaient des sujets suivants : les fièvres, les curiosités médicales, les aliments et les boissons, la lèpre, les poisons et leur traitement, les vertiges, la voix et l'enrouement, la colique, la saignée, l'anatomie, l'embryon, les purgatifs, la décoction, l'eau d'orge, l'examen des médecins, l'examen des oculistes, l'alération de l'oeil, le toucher des veines, etc...

Plusieurs de ces ouvrages furent traduits en hébreu et en latin.

HOPITAUX D'EGYPTE

Dans son ouvrage « Al Intissar Liwassitat Akd Al Omsar » (Tome IV, pp. 13 et 99) l'historien Ibn Dokmak, décédé en 809 de l'Hégire (1406), nous parle de deux vieux hôpitaux qui n'existent plus de nos jours. L'un se trouvait à la ruelle Al Kanadil à Fostât (Vieux-Caire), l'autre dans le quartier Al Maâfer, toujours près de Fostât.

Le premier de ces hôpitaux était installé dans la maison d'Abou Zoubaid. Il se situait dans la ruelle connue par les uns sous le nom d'Al Kanadil (les chandeliers) et par les autres sous le nom d'El Kandil (la chandelle). On raconte, en effet, que, non loin de son emplacement, une lampe ou des chandeliers éclairaient l'entrée de la Mosquée d'Amr Ibn El Ass, général du Khalife Omar et conquérant de l'Egypte.

HOPITAL D'IBN TOULOUN

Fondé en 261 de l'Hégire (874) par Ahmed Ibn Touloun, cet hôpital a coûté 60.000 dinars. Il était situé entre la Mosquée d'Ibn Touloun — qui existe jusqu'à nos jours — et la colline d'El Gareh, d'une part, et le Pont du Canal el Khaliq, d'autre part. Son fondateur lui affecta les revenus de plusieurs immeubles; il y construisit deux bains, l'un pour les hommes et l'autre pour les femmes. Les malades admis devaient se déshabiller et remettre leurs vêtements et leur argent au magasinier de l'hôpital qui en avait la garde. Puis ils portaient un costume spécial et se reposaient dans des lits où les médicaments et la nourriture leur étaient servis, et les soins leur étaient donnés jusqu'à leur complète guérison.

Tous les vendredis, Ibn Touloun se rendait lui-même à l'hôpital, inspectait les dépôts, surveillait les médecins et visitait les malades. On raconte à ce sujet qu'un jour, comme il visitait la section des maladies mentales, un allié échaîné s'adressa à lui en disant : « Croyez-moi, Prince, je ne suis pas fou; mais on m'a pris dans le piège. J'ai une ardente envie de manger une grenade d'El Ariche, aussi grosse que possible ». Ibn Touloun ordonna immédiatement de lui en donner. L'allié, joyeux de cette acquisition, prit la grenade, et s'amusa à la lancer d'une main à l'autre. Puis, profitant d'un moment où le Khalife ne l'observait pas, il la lui jeta à la poitrine. La grenade s'effondra et salt les vêtements d'Ibn Touloun, qui, ayant échappé au danger, ordonna d'interner le malade et, depuis lors, il ne visita plus l'hôpital.

Ibn Gouhair, explorateur mograbite bien connu, qui visita cet hôpital en 578 de l'Hégire (1182), écrit dans son ouvrage : « L'exploration », que cette institution était une des gloires du Sultan Saladin. L'historien Ibn Iyas en parle en termes non moins élogieux, dans son ouvrage : « Badala Al Zouyou ». Le médecin qui se distinguait le plus dans cet hôpital fut Mohamed Ibn Abdoune Ibn el Gabali, originaire de Tolède. Avant d'exercer la médecine, il fut professeur d'arithmétique et de géométrie. On lui doit un ouvrage intitulé : « Kitâb al Taksîr » (le livre des Fractions).

HOPITAL DE KAFOUR AL IKHCHIDI

Dans son ouvrage « Al Intissar » (tome IV p. 99), l'historien Al Kofî relate que Al Ichchidi, Prince d'Egypte, constitua en Wakfs tous ses biens, maisons et boutiques au profit de l'hôpital portant son nom. Il le dota de grandes jarres en porcelaine, de marmites et de pots en cuivre, de mortiers et de récipients d'une valeur totale de 3.000 dinars. D'autres ustensiles y furent transférés de l'hôpital d'Ibn Touloun.

HOPITAL DES FRIPIERS

D'après « Soubn El Naacha », cet hôpital devait se trouver à « El Ka-

chachine » (bazar des Tripiers) où l'on vendait de vieux habits, dans les environs de la mosquée d'El Azhar. En face, se trouvait l'Hôtel des monnaies, construit par mûmour El Bataihi, ministre du Khalife « Al Amer Biahkam Allah ». Du temps de Makrizi, cet hôpital n'existait plus. Sur une partie de son emplacement, on éleva des habitations et sur l'autre, on institua un bazar de marchands de caisses.

C'est aujourd'hui la rue « Sanadkia », aboutissant à la mosquée d'El Azhar.

HOPITAL DES TRIPIERS

Cet hôpital était situé au bazar des Tripiers (Souk el Sakatyin), hors de la porte « Zouellah », non loin de « Dar el Touffah » (Hôtel des pommes). Ibn Abou Oussaïbia rapporte qu'Abou Haggag s'y faisait soigner les yeux chez l'ophtalmologiste bien connu, Chehabeddine Youssef, qui vivait en 567 de l'Hégire (1171) sous le règne de Saladin.

(à suivre)
Dr. Alfred YALLOUZ.

On s'est bien amusé

AU COURS DU

WEEK-END AU

SAN STEFANO

A ALEXANDRIE

Reportage photographique exclusif de « LA VOIX DE L'ORIENT »

Ci-contre : le départ sur la terrasse de l'Association Egypte-Europe transformée en aérogare. Mlle Esther « Williams » soupire devant la photo de l'autocar.

Au-dessous : Plusieurs vues prises sur la plage, y compris le sourire de Mlle Doris Sidis.

Dans le cercle : quatre de nos jolies baigneuses, debout sur la jetée.

A droite : Mlle Doris Sidis surprise par une vague.

Les photos du bas ont été prises au cours d'une mémorable promenade sur les rochers de San Stefano.



MISS EGYPTE-EUROPE

Le sourire de Mlle Doris Sidis

SUR LES ROCHERS

LA PIN-UP GIRL DE L'EGYPTE-EUROPE

(Reportage photographique GIL).

COMMERCIAL BANK OF EGYPT

Société Anonyme Égyptienne
FONDÉE EN 1920

Capital L.E. 1.200.000
Réserves L.E. 181.151.439

TOUTES OPERATIONS DE BANQUE

SERVICE SPECIAL D'ETUDES ET D'INFORMATIONS FINANCIÈRES

Siège Social : ALEXANDRIE
3-5 Rue Adib - B.P. 813
Tél. 21847/24599
R.C. 3134

Siège du Caire :
3. R. Chawarby Pacha - B.P. 1633
Tél. 58558/76381/40300
R.C. 51381

Les Lettres TRADUIRE : ART DIFFICILE

PAR GASTON BERTHEY

C'est un art bien modeste sans doute, mais cependant hérissé de chausse-trappes...

Le cas anglo-français

Ne jetons pas la pierre aux traducteurs plus ou moins improvisés. Même pour les as de la corporation...

field, car le vicar, c'est le desservant principal d'une paroisse.

La malice des mots

Au cours d'un entretien entre hauts fonctionnaires français et anglais...

Il y avait évidemment malentendu. To mystify a deux sens...

Tel est le jugement porté par deux compétences, deux professeurs agrégés d'anglais...

Ressemblances dangereuses

Mais le plus grand danger sinon, la plus grande difficulté de la traduction anglo-française est constituée...

Quelquefois, le traducteur étourdi n'aboutit qu'à un ridicule. Je me rappelle encore pendant la première grande guerre...

Le redoutable anglicisme

C'est que l'anglicisme est un mal qui s'est effroyablement développé depuis la guerre. Feu l'hebdomadaire « Candide » consacrait jadis tout un article à ses méfaits.

Où la perfection n'existe pas Jusqu'ici nous n'avons encore considéré que la traduction d'un texte en somme quelconque.

Une erreur consacrée

Il est de ces erreurs, d'ailleurs, qui ont obtenu droit de cité. Ainsi les catalogues de librairie énumèrent parmi les œuvres de Goldswitch Le Vicar de Wakefield.

FARES EL CHARK

Advertisement for Fares El Chark tea, featuring a woman's portrait and text: 'Pur thé de Ceylon... Excellence... EGYPTIAN COMMERCIAL IMPORT & EXPORT Co.'

Les Arts FEMMES MUSICIENNES

REFLEXIONS sur la MUSIQUE par ENRICO TERNI

J'ai lu naguère une petite étude qui est très flatteuse pour la musicalité féminine. Il y est dit, entre autres postulats...

Si nous examinons l'histoire des compositeurs, nous constatons que les compositrices en sont presque absentes.

historiquement, un bel exemple à l'appui de ce que j'avance. Je sais bien qu'il y a Germaine Taillefer...

En lisant l'histoire des amours de Chopin et de Georges Sand, on est porté à croire que ce qui intéressait le grand compositeur...

Les Sciences UN BIOLOGISTE MEGONNU NOEL BERNARD, un des précurseurs dans l'étude des phénomènes de la symbiose.

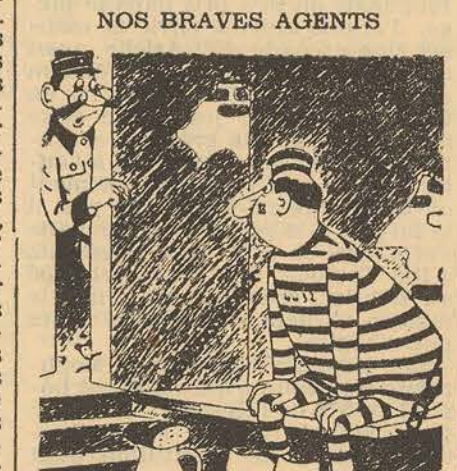
Sous ce titre, « Un biologiste méconnu », M. le Professeur Chazette a donné, le 2 mai dernier, au siège de l'Association Egypte-Europe...

les n'ont pas adopté les moeurs des autres végétaux; elles vivent à l'écart, loin du sol...

cher rapidement dans sa voie primitive. Cette après-midi de dimanche sera donc très utilement employée.

« L'exploration d'une voie aussi nouvelle devait faire coté à Noël Bernard bien de précipices.

Reste la femme inspiratrice, l'énergie. Evidemment, je sais qu'il y a eu Clara Wieck, la Comtesse d'Agoult...



— Je laisse la porte entrouverte, si vous avez peur, vous pouvez appeler.

CAVES PIEMONTAISES

La Maison «Carmel Oriental» a l'honneur d'annoncer à sa fidèle clientèle que son premier arrivage de vins rouges piémontais ayant été épuisé...

Advertisement for Banque Belge & Internationale en Egypte, featuring text: 'SOCIETE ANONYME EGYPTIENNE Autorisée par Décret Royal du 30 Janvier 1929'.

Advertisement for HOTEL LEROY, featuring text: '5, Rue Talaat Harb Pacha, Alexandrie R.C.A. No. 27182'.

Advertisement for The Egyptian Directory, featuring text: 'THE EGYPTIAN DIRECTORY L'ANNUAIRE EGYPTIEN DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE 1949'.

